

que *la Ronde* soit montée à Berlin, provoquant des manifestations antisémites d'une très grande violence.

Schnitzler était loin de se douter du scandale qu'allait provoquer sa pièce. Lorsqu'il y met un point final, il écrit à Olga Waissnix, sa compagne d'alors : « *De tout l'hiver, je n'ai écrit qu'une suite de scènes parfaitement impubliables et sans grande portée littéraire, mais qui, si on l'exhume dans quelques centaines d'années, jettera sans doute un jour singulier sur certains aspects de notre civilisation.* » Vous avez dit clair voyant ? Arthur Nauzyciel n'a pas attendu autant de siècles pour remettre sur le métier une pièce aussi incroyablement audacieuse et irrévérencieuse qui traite, sans tabou, de sexe et de lutte de classes.

SUR FOND DE FASCISME ET DE NATIONALISMES TRIOMPHANTS

Loin de la plupart des adaptations qui, le plus souvent, s'en sont tenues à une lecture boulevardière, au point d'en gommer toutes les aspérités psychanalytiques et politiques, Nauzyciel déplace *la Ronde* dans les années 1930, sur fond de fascisme et de nationalismes triomphants. En convoquant dix acteurs sur le plateau, soit autant que les personnages de la pièce (alors que dans la plupart des mises en scène, seuls deux comédiens endossent tous les rôles), en éliminant tous les artifices qui ne servent, en général, qu'à illustrer le propos, Nauzyciel recentre la pièce sur le jeu, précis, juste, tout en retenue, des acteurs pour en faire ressentir toute l'intensité. Un jeu subtilisé par des lumières qui éclairent les zones d'ombre comme les points de suspension. Et ce tramway, surgi de nulle part, dont les apparitions scandent cette partition qui, soudain, acquiert toute sa dimension tragique. Ainsi les dix personnages, une femme de chambre, un poète, un jeune homme, un soldat, une prostituée, une épouse, un époux, une grisette, un comte et une comédienne, vont tour à tour entrer en scène dans cette ronde sans fin où chaque scène, aussi courte et légère soit-elle, laisse éclater cette violence sourde d'une société patriarcale,

**Chaque scène
laisse éclater
cette violence
sourde d'une
société patriarcale,
sexiste et
conservatrice.**

sexiste et conservatrice. L'intimité des chambres à coucher révèle alors la violence des rapports de classes. Derrière l'insouciance du monde, derrière cette ronde endiablée où chacun s'enivre de liberté, nul ne voit cette bête immonde aux aguets, prête à mordre. Cette ronde revêt alors des allures de danse macabre où l'acte sexuel se consomme sans tendresse, sans amour, où le dominant campe droit dans ses bottes sur sa position sociale. Il y a quelque chose de vertigineux dans cette mise en abîme de la pièce de Schnitzler. Alors les rires s'étiolent au fur et à mesure que l'on avance dans la pièce. Les anges qui s'invitent dans cette langue acérée ne peuvent rien face à la cruauté d'un monde qui se délite sous nos yeux. À chaque arrêt de ce tramway, d'où les passagers descendent d'abord un par un pour rejoindre la ronde avant de se parer de leurs plus beaux atours pour monter, ensemble, dans ce wagon qui s'enfuit dans la nuit noire de la Shoah.

Créée à Prague avec la troupe du Théâtre national (première coproduction franco-tchèque), *la Ronde* de Schnitzler va ainsi entrer au répertoire. Saluons l'engagement de cette troupe, que l'on pourra retrouver à Rennes, à l'occasion de la sixième édition du Festival TNB initié par Arthur Nauzyciel et qui accueillera aussi et entre autres des artistes du Brésil, d'Afrique du Sud ou du Nigeria. ■

MARIE-JOSÉ SIRACH

Le Festival TNB se déroulera à Rennes, du 15 au 27 novembre.
La Ronde se jouera du 23 au 26 novembre.
Rens. : 02 99 31 12 31. t-n-b.fr



Un huis clos où se jouent des récits individuels et la dramaturgie d'un conflit social. CHRISTOPHE RAYNAUD DE LAGE

Anne-Laure Liégeois pousse les murs de l'usine

THÉÂTRE Des salariés d'un abattoir séquestrent un secrétaire d'État pour protester contre la délocalisation de leur entreprise. Une adaptation réussie d'un roman d'Arno Bertina.

Sur le vaste plateau du Volcan, au Havre, où a été créé le spectacle, une structure métallique occupe presque tout l'espace, comme un mur qui bouche l'horizon. Deux escaliers de part et d'autre mènent à une coursive, l'étage des bureaux, qui matérialise la frontière entre le haut et le bas, entre les cadres et les ouvriers. Cette scénographie imposante délimite le huis clos où évoluent les protagonistes de *Des châteaux qui brûlent*, adaptation du roman éponyme d'Arno Bertina, paru en 2017. Tout commence par deux silhouettes engoncées dans des parkas, celles du secrétaire d'État Pascal Montville et de sa conseillère, Céline Aberkane, venus visiter un abattoir de poulets breton menacé de délocalisation. Très vite, le ton monte et les salariés séquestrent Montville dans un bureau, laissant partir la conseillère, ancienne syndicaliste. Au fil des jours, alors que les policiers et les journalistes encerclent l'usine, naît l'idée d'organiser une grande fête, réponse fraternelle et carnavalesque à la peur du chômage et à la prédation capitaliste.

Pour mettre en scène un roman choral où s'expriment tous les points de vue, Anne-Laure Liégeois a rassemblé une véritable

troupe. Un geste tant politique qu'esthétique, en ces temps de restrictions budgétaires. Ils sont douze sur le plateau pour tisser les récits individuels et la dramaturgie d'un conflit social d'autant plus tendu que les salariés savent qu'ils vont perdre la bataille.

UNE LECTURE LIMPIDE

C'est très beau de voir des individus qui ne partagent au départ que leur lieu de travail devenir un collectif, improviser des pique-niques autour d'une grande table, dormir sur des matelas de fortune dans une ambiance potache de colonie de vacances. Il y a Gérard, l'indéboulonnable délégué CGT (Olivier Dutilloy), Christiane (Marie-Christine Orry), que son illettrisme condamne à rester mariée à un homme qu'elle n'aime plus, Viteck (Fabien Joubert), qui cache un revolver dans son casier... Véritable homme de gauche, Montville est coincé entre un gouvernement auquel il ne croit plus et des salariés qui baissent la voix quand il apparaît.

Fidèle à la langue du roman, coadapté avec l'auteur, Anne-Laure Liégeois en donne une lecture limpide. Sans être didactique, la mise en scène parvient, par la circulation de la parole, à rendre captivants des débats sur les délocalisations, les stratégies

du néolibéralisme et l'instrumentalisation perverse des aides européennes. L'instant d'après, on est submergé par une vague d'émotion provoquée par un monologue, une danse esquissée sur une chanson de Johnny, un corps qui se redresse, renoue avec le désir ou la fierté.

Dans les années 1950, Jean Oury, jeune médecin et futur fondateur de la clinique de La Borde, avait tenté une escapade avec une trentaine de patients pour protester contre la conception carcérale de la psychiatrie. Cette histoire, partagée par une jeune femme avec ses compagnons de lutte, raconte une utopie en actes. Pendant quelques heures, quelques jours, en organisant un barbecue au nez et à la barbe des policiers, Vanessa, Fatoumata, Christiane, Sylvaine, Viteck et les autres ont fait de leur joie une arme de subversion puissante et ouvert une brèche dans le système. Ainsi commencent parfois les révolutions. ■

SOPHIE JOUBERT

Le 15 novembre, à Maubeuge ;
le 22 novembre, à Châteauroux ;
le 25, à Dunkerque ; du 29 novembre
au 1^{er} décembre, à Saint-Étienne ;
du 13 au 15 décembre, à Mulhouse ;
les 28 et 29 mars, à Amiens ;
du 1^{er} au 23 avril, au Théâtre
de la Tempête, à Paris.